

portes : Crotona et Locres¹, au contraire, furent assaillies ou contraintes à capituler par les Phéniciens coalisés avec les Bruttians. Les Crotoniates furent emmenés à Locres, dont les colons du Bruttium occupèrent l'importante station maritime. Mais les Latins du Sud, à *Brundisium*, *Venusie*, *Pæstum*, *Cosa*, *Calès*, ne bougèrent pas, cela va de soi. Ces villes étaient de véritables citadelles romaines fondées par les conquérants au cœur du pays étranger ; les colons établis sur les terres des habitants vivaient mal avec leurs voisins : ils devaient être les premiers frappés, si Hannibal, selon sa promesse, restituait leur ancien territoire aux cités italiques. Il en fut de même dans toute l'Italie centrale, dans l'antique domaine de la République : là prédominaient les mœurs et la langue latine, et les habitants y étaient les associés, non les sujets de Rome. Aussi les adversaires d'Hannibal à Carthage ne manquèrent-ils pas de faire remarquer en plein Sénat que les Carthaginois n'avaient vu venir à eux ni un seul citoyen romain, ni une seule cité latine. Comme un mur cyclopéen, l'édifice solide de la puissance romaine ne pouvait se détacher que pierre par pierre.

Fermeté
des Romains.

Telles avaient été les suites de la journée de Cannes, où fut moissonnée la fleur des soldats et des officiers de la fédération ; la septième partie, au moins, des Italiques en état de porter les armes avait péri. Terrible, mais juste punition de lourdes fautes politiques, imputa bles non pas seulement à quelques fous ou à quelques malheureux personnages, mais à la cité tout entière ! La constitution, faite pour une petite ville provinciale, ne convenait plus à la capitale d'un grand empire. Ce n'était pas dans la boîte de Pandore du vote populaire

¹ [*Locri Epizephyrii*, dont quelques ruines, un peu au sud de *Gerace* (Calabre ciliérienne), semblent encore indiquer l'emplacement.]

qu'il était possible d'aller raisonnablement chercher le nom du général appelé au commandement suprême, dans une telle guerre. D'autre part, à les supposer possibles, le moment était moins que jamais propice pour commencer les réformes ; il n'y avait, certes, rien autre chose à faire que de laisser la direction des opérations militaires, la collation et la prorogation du généralat, à la seule autorité qui savait et pouvait y pourvoir. Aux comices ensuite de ratifier. Les brillants succès des Scipions sur le difficile champ de bataille de l'Espagne étaient un enseignement : mais les démagogues, en train déjà de saper les fondements du pouvoir aristocratique, s'étaient emparés de la conduite de la guerre en Italie. Le « peuple » avait cru à l'imprudente parole des meneurs accusant les nobles de conspiration avec l'ennemi. Tristes Messies d'une foi politique aveugle, que ces Gaius Flaminius et ces Marcus Varron, tous les deux « hommes nouveaux » et des plus purs amis du peuple, portés à la tête de l'armée et chargés d'exécuter les plans de guerre qu'ils avaient improvisés ou fait approuver par la place publique ! Ils avaient abouti à Trasimène et à Cannes ! Comprenant mieux aujourd'hui sa mission qu'au temps où il avait rappelé d'Afrique l'armée de Régulus, le Sénat ne faisait que son devoir en voulant avoir seul la main au gouvernail et en s'opposant de son mieux à toutes les folles mesures. Malheureusement, après la première des deux grandes défaites de l'armée, alors qu'il était redevenu le maître de la situation, il avait eu le tort d'obéir aussi aux suggestions d'un intérêt de parti. Certes, loin de moi de mettre Quintus Fabius sur la ligne des *Cléons* romains, ses prédécesseurs ou successeurs, mais je dois à la vérité de dire qu'au lieu de faire la guerre seulement en militaire, il l'avait aussi menée en adversaire politique de Gaius Flaminius ; et qu'à l'heure où l'union eût été

si nécessaire, tout en maintenant en face d'Hannibal son opiniâtre défensive, il avait aussi envenimé les dissentiments entre lui-même et son second. Alors fut brisée dans ses mains la dictature, cet instrument de salut transmis au Sénat par la sagesse des ancêtres ; alors, et par une voie indirecte si l'on veut, la journée et les malheurs de Cannes. Pourtant ni Quintus Fabius, ni Marcus Varron n'étaient en réalité les auteurs de la foudroyante catastrophe ; elle eut sa cause dans l'hostilité et les méfiances entre gouvernants et gouvernés, entre le corps délibérant et l'assemblée du peuple. Donc il fallait, pour le salut de l'État et le rétablissement de la puissance romaine, commencer par rétablir l'union et la confiance publiques. Le Sénat, c'est là son glorieux et impérissable titre d'honneur, le Sénat vit clairement les choses ; et ce qui était plus difficile, il agit. Il agit avec décision, foulant aux pieds tous les obstacles, et les récriminations mêmes, justes en soi. Quand Varron, seul de tous les chefs de l'armée, rentra dans Rome après la bataille, les sénateurs allèrent au-devant de lui jusqu'aux portes de la ville, le remerciant de n'avoir pas désespéré de la patrie ! Et ce n'était là ni grands mots, ni vaine jactance pour pallier la misère des temps ; ce n'était pas non plus ironie malséante envers le triste général ! C'était la paix conclue entre le pouvoir gouvernant et le peuple. Les périls du moment, l'appel sérieux du Sénat à la concorde mirent fin à tous les commérages du Forum ; on ne songea plus qu'à se tirer tous ensemble d'affaire. Quintus Fabius, dont l'opiniâtre constance fut alors plus utile que tous ses faits de guerre, tous les sénateurs notables avec lui, s'employèrent au salut commun, et redonnèrent au peuple la confiance en lui-même et en l'avenir. Le Sénat garda jusqu'au bout la même fermeté d'attitude, alors que de tous côtés arrivaient des messagers annonçant des dé-

faites, la défection des alliés, l'enlèvement des postes et des magasins de l'armée, et demandant des renforts pour la vallée du Pô et pour la Sicile, à l'heure où l'Italie semblait perdue, et où Rome elle-même était exposée presque sans défense aux coups de l'ennemi. Il fut interdit à la foule de se rassembler aux portes : les oisifs de la rue et les femmes durent rentrer dans leurs maisons : le deuil pour les morts, limité à trente jours, n'interrompit que pour peu de temps les cérémonies du culte des dieux joyeux, d'où étaient exclus les vêtements funèbres. (Tel était le nombre des soldats tués dans les derniers combats, que, dans presque toutes les familles, il y avait alors des funérailles !) — Pendant ce temps, les légionnaires revenus sains et saufs du champ de bataille, s'étaient réunis à Canusium sous les ordres de deux vigoureux tribuns militaires, *Appius Claudius* et *Publius Scipion*, le fils. Celui-ci, par sa fière contenance et avec l'aide de ses fidèles camarades, tirant au besoin l'épée quand ne suffisaient pas les paroles, ramena à des sentiments plus romains toute une bande de jeunes nobles, qui, désespérant de la patrie, trouvaient commode de demander leur salut à la mer. Le consul M. Varron vint aussi les rejoindre avec une poignée de soldats : peu à peu deux légions environ se trouvèrent réunies, qui, après avoir subi la dégradation militaire par ordre du Sénat, furent réorganisées pour un service sans solde. Le général mal habile se vit ensuite rappelé à Rome sous un prétexte quelconque, et le préteur *Marcus Claudius Marcellus*, soldat éprouvé des guerres de la Cisalpine, qui avait eu jadis mission de prendre la flotte à Ostie et de la conduire en Sicile, vint se mettre à la tête des troupes. Pendant ce temps Rome fait les plus énergiques efforts. Il lui faut une nouvelle armée de combat. On demande aux Latins de venir au secours de la République dans le péril commun. Rome donne

l'exemple: elle enrôle toute la population virile, même les adolescents. Elle arme les débiteurs contraints par corps, et les criminels; elle achète huit mille esclaves et les met en ligne. Les armes manquaient, on prend celles déposées dans les temples et offertes aux dieux comme dépouilles de l'ennemi: partout les ouvriers et forgerons travaillent nuit et jour. Le Sénat se complète, non point comme l'auraient voulu de timides patriotes, en y admettant des Latins, mais en y appelant les citoyens les mieux qualifiés légalement. Enfin, quand Hannibal offre de rendre ses prisonniers moyennant rançon publique, on rejette ses propositions; ses envoyés, chargés aussi d'apporter les vœux des Romains captifs, ne sont pas même reçus dans la ville. Le Sénat ne veut pas qu'on puisse croire qu'il songe à la paix. Les alliés sauront que Rome ne transigera jamais; et le moindre citoyen verra que, pour lui comme pour tous, il n'y a ni salut ni fin de la guerre à attendre, hormis dans la victoire.

CHAPITRE VI

LES GUERRES D'HANNIBAL, DEPUIS CANNES JUSQU'À ZAMA

En descendant en Italie, Hannibal avait voulu briser le faisceau de la fédération romaine: à la fin de sa troisième campagne, il avait conquis tous les résultats auxquels il était possible d'arriver dans cette voie. Il était manifeste que les cités grecques et latines ou latinisées, qui avaient tenu pour Rome au lendemain de la journée de Cannes, ne cédant pas même à la crainte, ne céderaient jamais qu'à la force. La défense désespérée de quelques petites villes situées au fond de l'Italie méridionale, et perdues sans ressource, de Pétélie dans le Bruttium, par exemple, avait assez montré à Hannibal ce qu'il avait à attendre des Marses et des Latins. S'il avait un instant espéré des résultats plus grands, la défection des Latins, par exemple, son espoir était trompé. Bien plus (ainsi qu'on l'a vu), la coalition des Italiques du Sud était loin de lui apporter tous les avantages qu'il s'en était promis. Capoue tout d'abord avait stipulé que le Carthaginois ne pourrait pas contraindre les Campaniens à s'enrôler et à prendre les armes, et quant aux *citadins*, ils n'oublièrent pas comment Pyrrhus avait

La situation.